



# LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE

## DE BUCAREST

ET

L'ORTHOGRAPHE DE LA LANGUE ROUMAINE.

Nous n'avons pas à nous étendre ici sur l'origine de la langue roumaine. On sait que cet idiome, parlé aujourd'hui par huit millions d'hommes (1), est le produit du latin vulgaire introduit en Dacie par les colonies militaires de Trajan, et qu'à ce fond latin se sont mêlées de nombreuses expressions empruntées aux anciens habitants du pays ou aux peuples voisins.

(1) Voici comment sont répartis les divers groupes de populations parlant le roumain :

Principautés-Unies de Moldavie et de Valachie (Roumanie propre), d'après le recensement de 1861,	4,424	961
Bucovine,	184	718
Hongrie,	526	760
Banat,	397	459
Frontières militaires du Banat,	113	723
Transylvanie,	1,201	785
Istrie,	2	795
Au service autrichien,	27	300
Roumains-Macédoniens établis en Autriche (d'après les tableaux dressés par Czoernig, en 1861),	9	995

---

*A reporter...* 6,888 696

Les soldats romains, libérés du service, obtenaient, en même temps que l'*honestà missio*, le *ius commercii* et le *ius connubii*, c'est-à-dire le droit de faire le commerce avec les barbares et d'épouser des femmes de leur race. Séparés à tout jamais du sol natal, cantonnés pendant vingt-cinq ans dans la même garnison, les légionnaires s'attachaient au pays où ils avaient vécu et combattu et profitaient des facilités que la loi leur offrait pour s'y établir définitivement. C'est ainsi que se formèrent, sur les rives du Danube, les premiers groupes de population romaine, et à ces anciens militaires se joignirent bientôt des colons venus des diverses provinces de l'empire, et surtout des barbares attirés par l'appât du commerce.

Les colonies militaires étaient fort nombreuses en Dacie à

	<i>Report</i> .....	6,888 696
Bessarabie, sur 1,026,346 h. que donne la statistique de 1864, on peut évaluer les Roumains à		700 000
Dobrudja, Bulgarie et Serbie (d'après Lejean), Roumains de la Macédoine et de l'Épire Zinzars), environ		200 000
	Total,	<hr/> 7,988, 696

Si l'on tient compte de ce fait que les chiffres précédents remontent à quelques années, et que les populations roumaines sont en général fort prolifiques, on trouvera que le nombre des individus parlant le roumain doit dépasser aujourd'hui un total de 8 millions.

Dans le chiffre que nous avons donné pour les Principautés, figure un nombre assez considérable d'étrangers; mais, d'autre part, les évaluations de Czoernig, pour l'Autriche, paraissent être un peu faibles, en sorte qu'il y a compensation.

Quant aux Roumains-Macédoniens, M. Bolintineano, par une exagération assez ordinaire aux poètes, les évalue, dans son voyage en Macédoine, à un million! Nous croyons le chiffre de 200,000 assez rapproché de la vérité. Nous n'y faisons pas entrer, du reste, une demi-douzaine de villages qui se sont grécisés, c'est-à-dire qui ont adopté complètement la langue grecque.

l'époque où les Romains furent obligés de se retirer. Il est à croire que la population purement romaine suivit les légions sur la rive droite du Danube, tandis que les individus, issus du mélange des vétérans avec les barbares, restèrent dans le pays où ils étaient nés, conservant la langue des vainqueurs qu'ils avaient adoptée, et que ce sont eux qui ont donné naissance aux Roumains.

Il serait bien intéressant de rechercher dans le roumain moderne les éléments tirés du dace; mais, jusqu'ici, aucun travail n'a été tenté sur cette question, et l'on se borne d'ordinaire à citer les mots réunis par Adelung (1).

Le seuls documents sérieux que nous possédions sont des noms géographiques rapportés par Strabon, Ptolémée, la table de Peutinger et les autres itinéraires et quelques mots recueillis dans les auteurs. Ces documents ne sont pas assez nombreux pour permettre un rapprochement suivi avec le roumain, mais ils ont déjà révélé quelques faits intéressants.

On trouve, par exemple, dans les œuvres de Dioscoride, médecin grec, qui vivait au premier siècle, ou plutôt dans les notes de son interpolateur, plus de trente noms de plantes daces. La comparaison de ces noms avec les noms roumains correspondants a fourni de curieuses analogies.

(1) *Mithridates*, II, 344.

Le savant et regrettable Rakovski, qui fut pendant longtemps comme le chef de l'émigration bulgare à Bucarest, soutenait que les Daces étaient des Slaves, et il se proposait de traiter à fond cette question dans ses *Antiquités bulgares* dont un demi-volume a seul paru (Bucarest, 1865, in-4°).

Sur les autres éléments étrangers qui ont contribué à la formation de la langue roumaine moderne, on peut consulter avec intérêt les mémoires suivants :

*Die slawischen Elemente im Rumunischen*, von Dr F. Miklosich. Aus den Denkschriften der K. Akademie der Wissenschaften zu Wien. Wien, 1861, 4°.

*Das slawische Element in der rumunischen oder walachischen*

On voit notamment que le dace *tulbula* répond au roumain *turbure*, cerfeuil, etc. (1). Il est probable que beaucoup de termes, qui restent inexpliqués dans le vocabulaire roumain, ont également une origine dace, mais le nombre ne saurait en être extrêmement considérable. Les Romains avaient réussi à imposer leur langue aux vaincus, et les Daces devinrent des Latins, comme, plus tard, les Bulgares devinrent des Slaves.

Chose remarquable, en effet, les traits saillants de la race barbare se sont beaucoup mieux conservés que la langue qu'elle devait parler. Tandis que l'on ne peut apprécier avec certitude la part que l'idiome dace a eue dans la formation du roumain, nous retrouvons dans le paysan moldo-valaque le type exact de ces guerriers à longs cheveux que nous représentent les bas-reliefs de la colonne Trajane. Il est vrai que ce type n'est pas aussi reconnaissable chez les personnes de la société, issues pour la plupart de familles étrangères : grecques, bulgares ou allemandes ; mais il est facile de l'observer chez le paysan qui jamais n'a voulu se mêler aux autres nations. La coiffure populaire elle-même, ce bonnet de peau de mouton appelé *căciulă*, n'a pas subi de changement ; c'est cette coiffure que portaient les prisonniers faits par Trajan sur les rives du bas Danube.

*Sprache* ; articles de M. W. Schmidt dans les *Annales du Musée transylvain* (Erdélyi museum égylet evkonyvei, t. iv ; Kolosvárt, 1864, 4<sup>e</sup>).

*Die griechischen und türkischen Bestandtheile im Romanischen*, von Dr E.-R. Roesler. Wien, 1865, 8<sup>o</sup>.

Les philologues roumains protestent avec force contre l'influence trop grande que les auteurs que nous venons de citer attribuent aux idiomes étrangers. Voyez notamment : *Arhivul pentru filologia si istoria* de Tim. Cipariu (Blasiu, 1867-68, 4<sup>o</sup>), *passim*.

(1) Voy. *Archiv des Vereins fuer siebenburgische Landeskunde*, III<sup>er</sup> Band, 2<sup>es</sup> Heft (Hermannstadt, 1847).

I

Un sérieux obstacle, pour ceux qui abordent l'étude de cette branche de la famille latine, c'est l'absence complète d'anciens documents écrits. Toutes les recherches faites par M. Cipariu et d'autres savants transylvains, n'ont pu amener que la découverte de livres postérieurs à l'année 1580. On ne possède même aucun manuscrit qui remonte à cette époque, et les seuls ouvrages imprimés que l'on ait retrouvés sont des livres liturgiques où les mots slaves, importés par l'Église, tiennent une grande place (1). Il n'est peut-être pas impossible qu'on ait enfin des documents plus anciens et plus probants. M. Démètre Stourdza, qui se délasse dans des travaux littéraires des soins de la politique, nous signalait, il y a quelque temps, des titres roumains qui doivent exister encore à la bibliothèque de Cracovie. Les inventaires de cette collection mentionnent, en effet, diverses pièces, lettres ou diplômes en slavon, en polonais ou en grec, et accompagnés,

(1) M. Pumnul cite pourtant un acte en langue roumaine émané du prince Élie de Moldavie, et portant la date de 1536, mais nous n'avons pu en trouver le texte.

M. Cipariu, dont le nom reviendra souvent sous notre plume, a rassemblé en un volume les fragments les plus intéressants des vieux livres roumains. Ces extraits sont imprimés en lettres cyrilliques, et l'auteur s'est attaché à reproduire autant que possible l'aspect des originaux. Des difficultés typographiques ont seules empêché de marquer les mots de l'accent tonique qui est toujours figuré dans les écrits en caractères slavons. *Voy. Crestomatia seau Analecte literarie dein cartile mai vechi si noue romanesci, tiparite si manuscrise, incepundu de la seclulu XVI pana la alu XIX, cu notitia literaria, adunate si alese de Tim. Cipariu. Blasiu (Blasendorf), 1858, in-12.* L'auteur donne dans l'avant-propos des renseignements bibliographiques sur tous les anciens ouvrages qu'il a eu l'occasion de rencontrer dans sa longue carrière.

assurent les auteurs de ces recueils, d'une traduction roumaine. Ces précieuses indications ont passé inaperçues; mais il faut espérer que l'attention une fois attirée sur ce point, il se rencontrera quelque savant en état de faire à Cracovie des recherches complètes.

Dans l'état actuel de la science, on est donc réduit à reconstituer d'après l'idiome populaire les anciennes formes du langage. Fort heureusement le paysan a conservé à peu près intacte la tradition de ses ancêtres, et il serait à souhaiter que les auteurs, qui se donnent aujourd'hui la tâche de réformer et d'épurer la langue, se contentassent de puiser à cette source, au lieu de donner libre carrière à leur imagination.

Le roumain, tel qu'il est parlé aujourd'hui, est peut-être un des idiomes les plus homogènes qui existent. Les différences dialectiques y sont peu nombreuses et se bornent le plus souvent à des acceptions diverses données aux mêmes mots (1). A côté de ces variations qui tiennent au fond même de la langue, il faut placer les expressions empruntées aux peuples voisins. En dehors des termes étrangers qui appar-

(1) Nous devons aussi noter certaines variations dans la prononciation des mêmes mots. Les Transylvains parlent avec une espèce d'emphase, dont les Valaques se moquent, non sans quelque raison, et altèrent le son de diverses lettres. C'est ainsi que changeant l'*f* en une aspiration, ils disent *hiu* pour *fiu*, fils; *hija* pour *fia*, fille; souvent aussi dans leur bouche *v* devient *j*: *jin'ũ*—*vin'ũ*, vin, etc. A Bucarest, on fait parfois entendre un son aigu après les lettres sourdes ou semi-voyelles: *Pâne*, pain, se prononce *pâine*; *câne*, chien, *câine*; *mâne*, demain, *mâine*, etc., tandis que les Transylvains les conservent intactes. Les Moldaves adoucissent souvent la prononciation du *c*, auquel ils donnent, devant *e* et *i*, un son semblable à notre *ch*; ils prononcent les mots *acestu*, *acela*, comme *achest*, *achela*.

Un autre trait particulier aux Roumains de la rive gauche du Milcov, c'est qu'en parlant de leur langue, ils disent toujours le *moldave* et non le *roumain*. Ce seul détail suffirait à faire reconnaître immédiatement les habitants de la Moldavie.

tiennent au fond même de la langue commune, il en est d'autres qui sont particuliers à telle ou telle province. En Valachie, on peut relever, dans l'usage ordinaire, quantité de mots turcs et bulgares; en Moldavie et en Bessarabie, c'est aux Russes que l'on fait les emprunts les plus fréquents; en Transylvanie et dans le Banat, c'est aux Hongrois et aux Allemands.

Le seul dialecte qui se sépare véritablement de la langue commune, c'est le dialecte macédonien parlé par les Roumains du Pinde, de la Macédoine, de la Thessalie et de l'Épire, populations que l'on désigne sous les noms de *Zinzares*, *Coutzo-Vlaques* ou *Valaques noirs*. Ces familles latines, qui se sont conservées d'une façon surprenante au milieu des Grecs, ont la même langue que les Roumains proprement dits; mais, outre qu'ils donnent souvent aux mots une forme un peu différente, ils se servent d'un assez grand nombre d'expressions grecques (1).

(1) Voy, sur le dialecte roumain de la Macédoine et de l'Épire : Γραμματική ρωμανική ἤτοι μακεδονοβλαχική σχεδιασθεῖσα καὶ πρῶτον εἰς φῶς ἀχθεῖσα ὑπὸ Μιχαήλ Γ. Μποιατζή. Ἐν Βιέννῃ τῆς Ἀουστρίας, 1813, in-8°.

Cette grammaire, accompagnée d'une traduction allemande, est de beaucoup le meilleur livre dont on puisse se servir. M. Bolintineano en a publié une nouvelle édition, dont M. Negri a fait généreusement les frais. (Bucarest, 1863, in-8°.)

On peut aussi consulter sur le dialecte macédonien, outre les ouvrages de Leake et de Thunman, une grammaire intitulée :

*Rapeda idea de gramateca macedonorumanesca, compusa de I.-C. Massimu, si cu spesle DD. G. Goga si Casacovici typarita, tra se se imparta gratuitu Rumaniloru de a derep'a Dunareli. Bucuresci, 1862. In-8°.* (Avec une traduction grecque.)

Dans une préface assez développée, l'auteur de cet essai a réuni tous les renseignements qu'il a pu se procurer relativement aux Roumains de Macédoine. Il a eu pour principal guide la grammaire de Boiagi, que nous venons de citer, et il l'a complétée par divers documents dont il donne lui-même l'énumération, et

Il est bien entendu que nous n'avons en vue que le langage parlé par le vulgaire. L'influence des langues étrangères, et notamment du français, est beaucoup plus sensible dans la classe élevée. On sait qu'à Bucarest et dans quelques grandes villes des Principautés, le roumain n'a jamais été employé par les boyards ou ceux qui veulent se faire passer pour tels, ni dans la conversation des salons, ni même dans les entretiens familiers. C'était autrefois le grec qui était la langue du beau monde ; c'est aujourd'hui le français. On n'emploie guère l'idiome national que pour parler aux subalternes ou aux gens de service. Cette coutume, qui tient surtout à l'habitude des personnes de la classe aisée de voyager et de faire leur éducation à l'étranger, amène souvent de singuliers résultats. Ceux qui ne possèdent pas assez le français pour le parler couramment, croient devoir du moins relever leur discours en l'émaillant de mots et de tournures empruntés au français. Les causeurs des cafés mêlent volontiers les deux langues, et il n'est pas jusqu'aux simples habitants des faubourgs, aux *mahalagi*, comme on dit, qui ne se servent à l'ordinaire de certains mots empruntés à notre langue.

Il est rare, par exemple, qu'on entende dire : *Buna*

par ses études personnelles. Malheureusement, M. Massimu, formé à l'école des savants transylvains, leur a emprunté leur orthographe qui rend son ouvrage d'une lecture assez difficile pour ceux qui ne sont point familiarisés avec ce système. Boiagi avait adopté une orthographe beaucoup plus simple, si elle n'est pas exempte de tout reproche. Ne pouvant employer des cédilles ou autres signes inconnus à l'époque où il écrivait, et qui d'ailleurs eussent rebuté les Allemands à qui son livre était surtout destiné, il y a suppléé par des combinaisons de lettres empruntées à des idiomes généralement connus.

Il est d'ailleurs bon d'observer que la langue dont Boiagi, et après lui M. Massimu ont rapporté les règles, n'est pas, à proprement parler, l'idiome populaire ; c'est une langue qu'ils ont purifiée et ramenée aux formes latines.

*dioă, Dommule; Buna séră, Dommule; c'est toujours : Bonjour, Domnule; bonsoir, Domnule.* Les expressions de *merci*, *d'adieu*, etc. sont aussi fort employées dans les faubourgs de Bucarest, mais ces importations étrangères ne pénètrent point dans les campagnes. Le paysan conserve pieusement l'idiome de ses pères, et le montagnard, qui fait brouter son troupeau dans les Carpathes, se rapproche plus dans son langage des anciens Romains que les beaux parleurs de la ville (1).

Mais si le fond de la langue est partout le même, et si, comme nous l'avons remarqué, les différences qu'on y peut relever d'une contrée à une autre ne suffisent point pour constituer des dialectes, l'accord cesse dès qu'il s'agit de consigner la parole par écrit.

## II

Il n'y a pas plus de quarante ans que les lettres cyrilliennes étaient seules en usage pour l'écriture du roumain. Malgré l'origine presque exclusivement latine de la langue, on se servait depuis des siècles de l'alphabet slavons, introduit par les livres liturgiques, et qui se prêtait mieux qu'aucun autre à reproduire les sons si variés et si complexes de l'idiome roumain. En effet, à côté des formes dérivées du *sermo vulgaris* de la Rome antique, le roumain renferme des sons gutturaux importés par les Slaves, et qui montrent

(1) Les personnes de la société emploient constamment des mots tels que : *detașă, atașă, employă, ennuă, dîneulă, soarea* ou *soarea, madama, voiajulă*, etc. Beaucoup de termes français ont également passé dans la langue administrative. On dit, par exemple : *Sosea* (chaussée); *platoulă* (plateau); *sefulă de biroă* ou *biuroă, anchetă*, etc.

bien l'influence qu'ils durent exercer sur les Vlahs ou Valaques du moyen âge (1). Ces sons, qui n'ont point d'analogue dans les autres branches de la famille indo-européenne, sont représentés en slavon par **Ѣ** et **Ѥ** auquel se joint le son composé de **Ѧ**. On ne peut les transcrire au moyen des lettres latines simples; il faut de toute nécessité y ajouter un signe conventionnel, et l'adoption de ce signe a soulevé et soulève encore parmi les auteurs les plus vives controverses.

Outre ces semi-voyelles inconnues à l'alphabet latin, le roumain contient un certain nombre de consonnes doubles que l'écriture cyrillienne reproduit de la manière la plus simple et la plus sûre; ces lettres sont **ѢѢ**, **ѤѤ**, **ѦѦ**, **ѢѤ** que nous transcrivons en français *ts*, *tch*, *ch*, *cht*, *dj*. On le voit, grâce aux ressources multiples des lettres slavonnes, il est aisé, sans avoir besoin d'étudier longtemps l'orthographe, de reproduire fidèlement tous les sons roumains. La commodité pratique de ce système fit longtemps fermer les yeux sur ce qu'il y avait d'illogique à écrire un idiome latin avec l'alphabet réservé aux langues slaves. De là vient aussi que presque tous les auteurs et géographes considéraient encore, il y a peu d'années, le roumain comme une langue slave. Les

(1) M. Cipariu considère pourtant les sons gutturaux roumains comme des produits exclusivement latins et non comme des emprunts faits aux slaves. Il prétend que dans certains cas la prononciation de l'*u* latin s'approchait beaucoup de l'**Ѣ** et de l'**Ѥ**, et il croit en trouver la preuve dans le passage assez fréquent de l'*u* à l'*i* et à l'*e*: *optimus* = *optumus*; *maximus* = *maxunus*; *gerendi* = *gerundi*; *faciendi* = *faciundi*, etc. Le savant chanoine ne paraît pas remarquer que la forme en *u* est la plus ancienne, et que la prononciation, au lieu de s'assourdir, est devenue de plus en plus aiguë, en sorte que l'*i* et l'*e* ont insensiblement remplacé l'*u* primitif.

Voy. *La langue latine étudiée dans l'unité indo-européenne*, par Am. de Caix de Saint-Aymour (Paris, 1867. In-8°), p. 59, sq.

diverses occupations des Principautés par les Russes furent également un puissant encouragement au maintien de ce système.

On n'ignore point que dans une foule de cas le *d* et le *t* des Latins s'adoucisent en roumain et prennent le son de *z* et de *ts*, comme si l'on intercalait une sifflante. Or, contrairement aux principes de la dérivation, l'écriture slavonne emploie deux signes différents pour représenter cet adoucissement des consonnes. *Munte*, montagne, fait au pluriel *munt(s)i*; *frunde*, feuillage, fait *frund(s)i* (pr. *frunzi*). Pour transcrire ces mots en caractères cyrilliens, on écrit **МШТЕ** et **МШЦЙ**, **Фршнде** et **Фршнзй**. Le même inconvénient se présente à propos du *c* qui, en roumain, comme en italien, a deux sens différents (*h* devant *a*, *o*, *u*; *tch* devant *e* et *i*), et pour le *g* qui, suivant la même distinction, sonne *gh* ou *dj*). On dit, par exemple : *nucă*, noix, pl. *nuci*; *fragă*, fraise, pl. *fragi*. Si l'on se sert de l'alphabet slavon, il faudra dire : **нѣкѣ** et **нѣчй**; **Фрагъ** et **Фрагй**. La sifflante *c*, dont le chuintement est si fréquent, devient méconnaissable dans le signe **ш**; enfin, la terminaison *esc* ou *esci*, que nous rencontrons dans un si grand nombre d'adjectifs, fait au pluriel *esci*, qui se prononce *echti*, et il faut deux lettres slavonnes différentes pour rendre ces deux formes d'une même désinence : **ѣск**, pl. **ѣшй**.

Il est clair que ces deux signes employés, suivant les cas, pour rendre une seule lettre latine, jettent une grande confusion dans la déclinaison et dans la conjugaison, et donnent surtout un aspect tout différent aux diverses formes d'un même nom ou d'un même verbe. Les anciens auteurs avaient été déjà frappés de cet inconvénient et avaient quelquefois cherché le moyen d'y porter remède. C'est ainsi que, dans la grammaire russe-roumaine de Margela (Saint-Pétersbourg, 1827, 3 vol. in-8°), livre où l'on a d'ailleurs suivi une or-

thographe très singulière, le T adouci en  $\Psi$ , n'est le plus souvent marqué d'aucun signe spécial :  $\mathfrak{M}\mathfrak{S}\mathfrak{A}\mathfrak{T}\mathfrak{S}$  pl.  $\mathfrak{M}\mathfrak{S}\mathfrak{A}\mathfrak{T}\mathfrak{i}$  pour  $\mathfrak{M}\mathfrak{S}\mathfrak{A}\mathfrak{i}\mathfrak{j}$ , etc.

A côté de ces désavantages, l'alphabet cyrillien offrait de précieuses ressources ; avec ses voyelles ordinairement mouillées, il se prêtait fort bien à rendre l'usage semblable répandu chez les Roumains. C'est ainsi que l'on prononce *ieste*, pour *este* (est) ; *iel*, pour *el* (qu'on écrit aussi *elü* ou *ellü*, lui), etc.

Quant aux diphthongues roumaines *ea*, *ia*, *iu*, *oa* qui se prononcent d'une seule émission de voix, l'alphabet slavons les rendait assez bien, à l'aide des signes  $\mathfrak{E}$ ,  $\mathfrak{I}$  ou  $\mathfrak{A}$ ,  $\mathfrak{I}\mathfrak{O}$ ,  $\mathfrak{O}$ . Quant à cette dernière lettre, elle n'a pas toujours le son de *oa* et souvent, dans les vieux textes, elle équivaut à un *o* simple, tandis que cette diphthongue est représentée par  $\mathfrak{O}\mathfrak{A}$ .

Les Roumains ont encore un son par lequel les Slaves ont un signe spécial, tandis que les Latins ne peuvent le produire aisément : c'est l'aspiration  $\chi$  ( $\chi$  grec, ch allemand).

On voit, par ce simple exposé, que l'adoption des lettres latines, renversant d'un seul coup toutes les habitudes et ne présentant point les mêmes ressources que les caractères slavons, devait présenter de sérieuses difficultés.

La grammaire de Klein, imprimée en 1780, et rééditée en 1810, offre, pour la première fois, un mode de transcription régulier (1).

Toutefois, la tentative de Boiagi resta longtemps sans

(1) *Elementa linguæ daco-romanæ* auctore Sam. Klein de Szád. Vindobonæ, 1780, in-8°.

Le plus ancien livre où les caractères latins soient employés est un catéchisme imprimé à Rome, sous ce titre : *Dottrina christiana tradotta in lingua valacha dal Padre Vito Piluzio da Vignanello Minore Conuentuale di S. Francesco*. In Roma, nella Stamperia de la Sacr. Congr. de Propag. Fide, 1677,

imitateurs, et ce ne fut qu'en 1826 que parut le grand dictionnaire de Bude, entièrement imprimé en caractères latins (1). Dans une introduction critique, un des auteurs de l'ouvrage, Petru Maior, fait connaître la méthode employée par lui et ses collaborateurs. La grande innovation de cette méthode c'est de ne pas admettre plusieurs lettres pour représenter un même signe de l'alphabet cyrillien. A l'aide de quelques cédilles, le dictionnaire de Bude supplée aisément aux caractères qui manquent aux latins et parvient ainsi à rendre aux consonnes adoucies *d* et *t* leur physionomie primitive. Quant aux sons **Ѡ** et **ѡ**, ils sont représentés, le premier par *î*, le second par une voyelle suivie d'une apostrophe : *a'*, *e'*, etc.

Les principes posés par Petru Maior furent en grande partie adoptés par M. Héliade Radulesco, qui fit paraître en 1828, à Hermannstadt, la première édition de sa grammaire roumaine. A la fois poète, imprimeur et homme politique, M. Héliade contribua plus que tout autre au mouvement

in-8°. 2 ff. non chiffrés, et 32 pp. Voici un spécimen de ce texte :

KATECHISMO KRISTINESCO.

D. *Jest tu Krijsteno?*

V. *Simpt pre mila lui Dumnedzeu.*

D. *Cie arata Kristijnului?* (Qui est-ce qui distingue le chrétien?)

V. *Acela kare cine kredenca, szij ledzce krijstineska.* (C'est celui qui observe la foi et la loi chrétiennes.)

D. *Kum se ensilege kredenca a lui Krijstos?* (Comment comprend-on la foi du Christ, c'est-à-dire en quoi consiste-t-elle?)

V. *En doe Taine, kari simpt enkisi en semn Kruci, azse iest, en eunecinne, szij Troica lui Dumnedzeu : szij morte à Ispasitorul nostru.* (En deux mystères qui sont renfermés dans le signe de la croix, à savoir : l'unité et la trinité de Dieu; l'incarnation et la mort de notre Rédempteur.)

(1) *Lexicum valachico-latino-ungarico-germanicum, quod a pluribus auctoribus decursu trigunta et amplius annorum elaboratum est. Budae, 1825, gr. in-8°.*

littéraire qui devait nécessairement amener l'adoption générale de l'écriture latine. Il commença par réduire au strict nécessaire les lettres slavonnes dont il n'employa plus que 27, puis il les abandonna entièrement. En 1835, il fonda, avec le colonel Campineano, la *Société philharmonique* qui devait particulièrement s'occuper des études grammaticales. Les efforts si persévérants de M. Héliade, l'ardeur qu'il apportait à la lutte firent bientôt considérer la question de l'orthographe comme une question politique. En 1848, à leur entrée à Bucarest, les Russes détruisirent les presses qui servaient à M. Héliade à propager ses idées, en même temps qu'à combattre l'influence moscovite.

En face de cette école, qui faisait des concessions plus ou moins grandes au phonétisme, il se fonda, en Transylvanie, une école rivale qui chercha à faire triompher des principes différents. A l'époque où M. Héliade publiait sa grammaire, le chef actuel des philologues transylvains, M. Tim. Cipariu, commençait à enseigner au séminaire de Blasendorf (Blasiu) une nouvelle méthode purement étymologique. Ce ne fut que plus tard que M. Cipariu livra sa doctrine à la critique.

En 1834, il publia, avec les lettres latines, les Psaumes traduits de l'hébreu par Théodore Popu (Blasendorf, in-8°), et dans cet ouvrage, ainsi que dans plusieurs autres écrits qu'il fit successivement paraître, il s'efforça d'établir une orthographe fixe et rationnelle fondée sur la nature même de la langue. Il crut pouvoir ramener les mots à leur forme primitive, et, à l'aide d'un certain nombre de règles un peu compliquées, il est vrai, parvint à écrire le roumain avec les seules lettres latines et sans le secours d'aucun signe accessoire. Nous aurons l'occasion d'examiner plus loin les principes posés par le savant de Blasendorf, principes qu'il

défend encore aujourd'hui avec toute l'autorité de sa parole (1).

Un peu plus tard, M. A. Tr. Laurian, aujourd'hui doyen de la Faculté des lettres de Bucarest, émit des idées analogues à celles de M. Cipariu, et consigna le fruit de ses études dans un important ouvrage publié à Vienne en 1840 (2).

Tandis que les théories de M. Cipariu se répandaient en Transylvanie, un savant professeur de Bucovine, feu M. Pumnul, entreprit la défense du système phonétique et enseigna un mode de transcription assez singulier. A l'exemple des Latins, M. Pumnul donne au *c* le son de *k*, même devant les voyelles *e* et *i*; il rend les signes  $\mathfrak{c}$ ,  $\mathfrak{t}$ ,  $\mathfrak{d}$ ,  $\mathfrak{s}$  par les lettres, *c*, *t*, *d*, *s* surmontées d'un trait horizontal  $\bar{c}$ ,  $\bar{t}$ ,  $\bar{d}$ ,  $\bar{s}$ ; enfin, il représente le son des semi-voyelles  $\mathfrak{æ}$  et  $\mathfrak{œ}$  par  $\bar{i}$  et  $\bar{æ}$ . Quoique la méthode de M. Pumnul soit moins commode que celle de Petru Maior, et que l'emploi de la diphthongue  $\bar{æ}$  n'ait surtout rien de scientifique, cette méthode est assez généralement adoptée en Bucovine (3).

(1) C'est encore M. Cipariu qui publia, au mois de janvier 1847, le premier journal roumain imprimé en lettres latines: l'*Organu*. Cette feuille, à la fois politique et littéraire, cessa de paraître en mars 1848; mais l'exemple qu'elle avait donné fut suivi peu de temps après par d'autres journaux. En 1850, la *Gazeta Transilvaniei* de Kronstadt, rédigée par M. Baritz, un des champions les plus ardents de la nationalité et de la littérature roumaines, renonça à l'écriture slavonne. Le *Telegrafulu romanu* de Hermannstadt, et les autres journaux roumains publiés en Autriche, adoptèrent à leur tour la réforme; mais ce ne fut que plus tard que le nouveau système prévalut dans les Principautés. On y maintint plusieurs années encore l'alphabet mixte composé de lettres latines et de lettres slaves.

(2) *Tentamen criticum in originem, derivationem et formam linguæ romanæ in utraque Dacia vigentis, vulgo valachicæ*, auctore E. Trebonio Lauriano. Viennæ, 1840, in-8°.

(3) Les idées de M. Pumnul sont résumées dans divers ouvrages. On peut se borner à consulter son livre intitulé: *Grammatik der rumaenischen Sprache*. Wien, 1864, 12.

III

La réforme littéraire, entreprise par M. Cipariu et ses émules, avait un côté faible qui pendant longtemps devait l'empêcher de devenir générale, c'était de ne pas tenir assez compte de la prononciation. Les règles proposées étaient trop subtiles et l'instruction n'était pas assez répandue parmi les Roumains pour qu'ils pussent discuter la valeur des nouvelles doctrines philologiques. Il y eut donc un temps d'arrêt, et, dans la lutte entre l'école phonétique et l'école étymologique, les lettres latines furent provisoirement condamnées. On se borna à en adopter quelques-unes que l'on combina avec les signes cyrilliens les plus essentiels. On conserva les semi-voyelles **Ѣ**, **Ѥ** et **Ѧ**, ainsi que les consonnes doubles **ч**, **ѵ**, **ш**, **ѵи**, **ѵ**. On maintint de même, pour ne pas troubler les habitudes reçues, la forme grecque de l'*r* (**ρ**) ; et parfois même aussi celle de l'*s* (**ς**) et de l'*f* (**φ**). Les autres caractères étaient empruntés à l'alphabet latin.

C'est ainsi que, par des tâtonnements successifs, les lettres romaines arrivèrent à remplacer complètement l'écriture slavonne. Mais l'orthographe trop raffinée de l'école de M. Cipariu, répugnant à la simplicité du vulgaire, chacun écrivit à sa manière, et les opinions les plus diverses se donnèrent libre carrière. Les doctrines des savants transylvains inspiraient une défiance d'autant plus grande, qu'ils ne se bornaient pas à proposer un système de transcription, mais qu'ils entendaient refaire la langue mot par mot, à leur manière, rejetant les termes qu'ils ne pouvaient ramener à des racines latines et leur substituant des mots nouveaux inconnus au plus grand nombre (1).

(1) Cet inconvénient capital donnait une grande force aux arguments des adversaires de M. Cipariu, qui restaient attachés au

Aujourd'hui, l'orthographe préconisée par M. Cipariu est répandue dans toute la Transylvanie et dans le Banat; le système de M. Pumnul est employé en Bucovine, et il n'y a plus guère entre les auteurs du même pays que des variantes légères et qu'il serait facile de concilier; mais de l'autre côté des Carpathes, l'accord est loin d'être fait.

Les Moldo-Valaques sont généralement revenus aux signes inventés par Petru Maior; ils remplacent les lettres doubles de l'alphabet slavo-n à l'aide de cédilles ajoutées aux caractères latins ordinaires :  $\mathfrak{z}$  (*d* adouci) =  $d'$ ;  $\mathfrak{y}$  =  $t'$ ;  $\mathfrak{w}$  =  $s'$ . Cette dernière lettre serait mieux rendue par le signe  $\acute{s}$  qui est maintenant employé par tous les auteurs dans la transcription des langues slaves. De plus, l'adoption du signe  $\acute{s}$  aurait l'avantage d'établir une distinction entre la modification de la consonne par suite d'un *zétacisme* et celle qui provient d'un *chuintement*.

Les auteurs qui rejettent l'usage des cédilles, donnent aux consonnes *d*, *t*, *s* le son de  $\mathfrak{z}$ ,  $\mathfrak{y}$ ,  $\mathfrak{w}$  lorsque ces lettres sont suivies d'un *i*. En ce cas l'*i* est muet et doit être rétabli là même où il n'existe plus. L'inconvénient de ce système, c'est qu'il n'est pas aisé de savoir quand l'*i* est muet et quand, au contraire, il a toute sa valeur.

Certains auteurs ont imaginé de marquer d'un accent circonflexe l'*i* ouvert devant lequel les consonnes dont nous parlons conservent leur son pur. Cette méthode est appliquée dans le journal *Concordi'a* de Pest.

Enfin, on a proposé d'introduire un *h* après le *t* toutes les fois qu'il ne s'adoucit pas devant l'*i*.

Les Moldo-Valaques s'en tiennent aux cédilles, et il nous semble qu'ils ont raison.

système phonétique. De là vient l'aversion de tous ceux qui tiennent à la vieille langue de MM. Alexandri, Bolintineano, etc., pour les principes littéraires de la Transylvanie.

Ils remplacent, sans difficulté, le  $\text{ч}$  et le  $\text{л}$  par  $c$  et  $g$  suivis d'un  $e$  ou d'un  $i$ .

D'après leur méthode, le  $\text{Ж}$  est remplacé par le  $j$  sonnante comme en français.

La semi-voyelle  $\text{ъ}$  se rend, non point par un signe unique,  $\text{ъ}$ , comme dans le système de M. Pumnul, mais par la lettre fournie par l'étymologie et à laquelle on ajoute un accent circonflexe ( $\hat{a}$ ,  $\hat{e}$ ,  $\hat{i}$ ,  $\hat{u}$ ). Ainsi on dit : *mâna* (la main); *vêna* la veine); *fântana* (la fontaine), etc.

$\text{ъ}$  est tantôt un  $a$ , tantôt un  $e$ , et il suffit de marquer ces lettres du signe de la brève pour avoir un excellent équivalent (1)

Les lettres  $\text{ѣ}$  et  $\text{ѡ}$  ou  $\text{ѳ}$  sont figurées, soit par  $ea$ ,  $oa$ , soit par  $\acute{e}$ ,  $\acute{o}$ , tandis que les auteurs transylvains écrivent purement et simplement  $e$ ,  $o$ . Ce son se retrouve dans le dialecte roman des Grisons, et, chose remarquable, les auteurs qui écrivent aujourd'hui ce patois, sont à peu près d'accord avec les Transylvains pour ne marquer d'aucun signe spécial l' $e$  et l' $o$  ayant le son d' $ea$  et  $oa$  (2). Il nous paraît cependant préférable d'indiquer d'une manière quelconque le son ouvert de ces voyelles.

On ne trouverait peut-être pas à Bucarest deux personnes qui écrivent d'une façon absolument semblable, et chacun ne reconnaissant d'autres règles que sa fantaisie, il est rare, même dans les ouvrages des auteurs le plus en renom, que les mêmes principes soient partout observés. Quant à ceux qui n'ont pas reçu une instruction supérieure, ils n'obéissent

(1) Le  $\text{Ж}$  est le signe qui paraît avoir le plus embarrassé les auteurs. Dans la première édition de sa grammaire des langues, M. Diez propose un  $e$  surmonté d'un tréma :  $\text{ë}$ ; dans la seconde édition, il écrit :  $e$ . M. Lepsius adopte un caractère à peu près semblable :  $\text{℥}$ .

(2) Voy. *Ortografia et ortoëpia del idiom romauntsch d'Engadin' ota* compiladas de Zaccaria Pallioppi. Coira, 1857, in-16.

qu'au hasard, et il en résulte, dans toute l'orthographe, une incroyable confusion, un véritable chaos (1).

Les savants étrangers qui, dans ces dernières années, ont eu à citer des mots roumains dans leurs ouvrages, n'ont su à quel système donner la préférence, et ils ont le plus souvent employé les lettres cyrilliennes. Dans son mémoire sur les éléments grecs et turcs qui ont contribué à la formation de la langue roumaine, M. Roesler a eu recours à la méthode universelle de transcription de M. Lepsius.

Il ne faut pas croire, du reste, que le mode de transcription que nous venons d'indiquer soit uniformément appliqué.

#### IV

La controverse à laquelle donne lieu l'orthographe de la langue roumaine ne se réduit pas à un simple question de

(1) Nous donnerons ici quelques exemples de ces mots désormais bannis de la langue littéraire et dont on pourrait citer des centaines. Comme les réformateurs athéniens, qui affectent de n'employer aujourd'hui que les termes dont se servaient Démosthènes et Platon, MM. Cipariu et Laurian rejettent impitoyablement tout mot d'origine étrangère. Au lieu de *vreme*, temps, ils disent *timpŭ*; au lieu de *jalbă*, pétition, *petitie* ou *petitiune*; au lieu de *ceasŭ*, heure, *ora*, etc. Les verbes *șfērși* et *isprăvi* finir, sont remplacés par *termină* ou *fini*, etc. Le mot *mărgeniŭ*, emprunté aux Arabes et aux Turcs, pour désigner le corail, se change en *coraliŭ*; le terme turc de *fildeșiŭ*, ivoire, devient *ivoiriŭ*. Le mot *sfintŭ*, seul usité dans les livres liturgiques pour rendre l'idée de *saint*, est ramené à la forme latine de *santŭ* ou avec la semi-voyelle *sântŭ*.

Un jour que nous prenions la défense du mot *vreme* devant M. Laurian, il nous répondit en plaisantant : « *Se dice vreme deca e urritŭ, dară, deca e frumosŭ se dice timpŭ*. Si le temps est vilain, on dit *vreme*, mais s'il est beau, on dit *timpŭ*. »

Les noms géographiques eux-mêmes ne sont pas à l'abri de cette transformation. Dans la géographie roumaine de M. Laurian, la *Jallomițiă* devient le *Galbinŭ*, la ville de *Slobodia* est appelée *Libertate*, etc.

transcription. Il s'agit en outre de résoudre certains problèmes qui tiennent au fond même de la langue, et de fixer la forme exacte et définitive des mots.

Au nombre des points les plus discutés, il faut placer l'*u* muet, *u scurtă*, *jumătătită*, analogue à notre *e* muet français, que les uns suppriment, tandis que les autres le maintiennent avec persistance et l'emploient souvent là même où il n'existe pas.

Cet *a* muet ne figure pas dans la plupart des anciens textes (1) ; mais pour se convaincre qu'il est de l'essence de la langue, il suffit de remonter à son origine.

Dans la formation du roumain, comme dans celle de toutes les langues issues du latin, c'est l'accent tonique qui a joué le rôle principal. Les syllabes finales non accentuées ont eu à subir une altération plus ou moins profonde ou même ont complètement disparu.

Tous les noms dérivés des accusatifs singuliers en *um* et *em* ont perdu l'*m* de la terminaison : *locum*=*locu* ; *monumentum*=*monumentu* ; *caballum*=*callu* ; *montem*=*munte* ; *vulpem*=*vulpe*, etc. Mais tandis que l'*e* de *munte* et de *vulpe* est resté sonore, l'*n* de *locu* et *monumentu* s'est assourdi de telle sorte, que l'existence même en a souvent été mise en doute. De là vient que beaucoup d'auteurs, tous ceux notamment qui se rallient au système phonétique, rejettent cet *u* final et écrivent *loc*, *monument*, *cal*, etc. Il est bien vrai cependant que si l'on ne prononce point *locu*, l'*u* final n'en existe pas moins et qu'il apparaît dès que le nom se construit avec l'article ; on dit *loculu*, *monumentulu*, *faptulu*, etc. La même difficulté se présente pour l'article dont on proscrit souvent l'*u* bref ; mais là encore cette lettre se

(1) Il n'y a guère que la finale *iu* (i) qui soit écrite d'une façon à peu près régulière.

prononce dans la terminaison du génitif et du datif : *loculuï* *faptuluï*, etc.

L'*u* bref se fait également sentir après une voyelle ou après une liquide précédée d'une autre consonne. On l'entend clairement dans *inghiu* (*angulum*), *aspru* (*asperum*), *socru* (*socerum*), *Alexandru*, etc.

L'origine même de cet *u* bref, qui correspond à l'*i* bref du génitif et du datif singuliers, indique les cas où il doit être écrit. Il représente une terminaison latine en *um* (1), et n'appartient qu'aux mots qui admettent l'article *lu* et non à ceux qui prennent l'article *le*. Il arrive assez souvent, dans la pratique, qu'on donne l'article *lu* à des noms qui exigent la forme en *le* ; on dit, par exemple : *canalulu*, *commandantulu*, au lieu de *canalele*, *commandantele*, etc. C'est là une erreur qui ne peut justifier l'emploi de l'*u* final, à moins que l'on ne suppose la forme barbare de *canalum*, qui aurait régulièrement produit *canalu*.

Dans les verbes, l'*u* final représente la terminaison *o* du présent de l'indicatif : *laudo*=*laudu* ; la terminaison *us*, dans *laudamu*=*laudamus* ; la terminaison *unt* dans *audu*=*audiunt*, etc. L'*u* bref des flexions verbales, comme l'*u* final des déclinaisons, ne se prononce que s'il est précédé d'une voyelle ou de la combinaison d'une liquide et d'une autre consonne : *viu*=*venio*, *scriu*=*scribo* ; *umblu*=

(1) Plusieurs auteurs, M. Cipariu entre autres (*Elem. de limb'a rom.*, p. 47), admettent au contraire que l'*u* final correspond au latin *us* dans les noms masculins de la seconde déclinaison. Ils citent, à l'appui de cette opinion, les exemples que nous trouvons de *dominu'*=*dominus* ; *omnibu'*=*omnibus*, etc. Cicéron dit, en effet (*Orator*, 161), que de son temps ces formes abrégées, qui se rencontrent dans Ennius, étaient encore en usage parmi les gens de la campagne. Nous aimons mieux croire que les mots romains, comme les mots italiens, espagnols et français se sont formés de l'accusatif singulier en *um*.

*ambulo*. Il faut également excepter la troisième personne du singulier du parfait de l'indicatif en *u* (*avù, batù*), puisque cet *u* porte l'accent, et que nous ne parlons que de l'*u* non accentué.

En dehors des cas que nous venons d'indiquer, l'*u* final n'a aucune raison d'être, et il faut se garder de l'ajouter aux mots auxquels il n'appartient pas. Certaines personnes estiment qu'un mot ne peut se terminer par une consonne, et qu'il est indispensable d'y ajouter un signe analogue aux lettres aujourd'hui muettes, que les Russes et les Bulgares écrivent à la fin des mots lorsque la voix ne se repose pas sur une voyelle.

Il est barbare d'écrire : *inü, dinü, sântü*, au lieu de *in, din (de in), sânt* ou *sânt (sunt)*, etc.

L'usage dans les Principautés est de marquer l'*u* muet du signe de la brève : *Û*. Nous avons adopté ce système qui nous paraît satisfaisant et qui facilite la lecture. L'école étymologique transylvaine repousse ce signe, comme tous les signes du même genre.

L'adoption ou la suppression de l'*u* muet est une des principales causes de désaccord entre les divers grammairiens et un des détails qui amènent le plus de confusion dans la pratique.

## V

Il est temps que l'on cherche à s'entendre, et les bons esprits se sont souvent préoccupés de la question de l'unification grammaticale. Le langage est, à juste titre, considéré comme un des signes principaux des nationalités modernes, et si les Roumains ne veulent pas se laisser absorber par les races diverses qui les entourent, ils doivent, avant tout, s'attacher à montrer, par l'unité de leur langue, qu'ils constituent un seul et même peuple. Malheureusement, l'entreprise, déjà si

ardue en elle-même, est rendue plus difficile encore par les rivalités personnelles et par l'amour-propre des auteurs qui ne veulent point renoncer à un système qu'ils ont inventé ou développé.

L'idée d'une académie roumaine, sorte d'aréopage littéraire, où les écrivains les plus distingués de chaque province viendraient discuter leurs opinions et travailleraient à arrêter les bases de la grammaire nationale, devait naturellement se présenter à la pensée de tous les amis du progrès et, dès l'année 1860, M. Basile Boeresco, alors ministre de l'instruction publique en Valachie, en conçut le projet. Il fit appel aux savants de Transylvanie, de la Hongrie, de la Bucovine, de la Bessarabie, du Banat et de la Macédoine, en même temps qu'à ceux de la Valachie et de la Moldavie ; mais diverses circonstances empêchèrent l'assemblée de se réunir.

Le prince Ion Ghica, cet esprit si fin et si distingué, à qui aucun genre d'études ne doit rester étranger, voulut introduire au moins dans l'administration une orthographe uniforme, et alors qu'il dirigeait le cabinet, sous le règne du prince Couza, il rendit certaines règles obligatoires à tous les fonctionnaires de son département. Ces règles étaient de simples applications du système phonétique pour lequel les Moldo-Valaques ont une préférence marquée et qui permet de conserver à la langue son caractère actuel, sans l'altérer arbitrairement. C'est ainsi que le prince Ghica condamnait l'emploi des consonnes redoublées, comme contraire à la prononciation, et qu'il recommandait l'usage des cédilles qui donnent à l'écriture une netteté fort précieuse.

Les ministres qui suivirent ne maintinrent point l'obligation d'une orthographe uniforme, mais la mesure du prince Ghica a laissé des souvenirs durables, et la plupart des fonctionnaires publics sont restés fidèles à son système.

Les événements politiques ne permirent pas que le congrès

projeté se réunit à l'époque fixée, et ce ne fut qu'aux mois d'août et de septembre 1867 que l'académie put tenir ses premières séances(1).

Les membres nommés par la lieutenance princière ont été complétés par un décret du prince Charles, en date du 2/14 juin 1867. Ce sont :

Pour la Moldavie : MM. B. Alexandri, C. Negruzzi, B. Alexandesco Urechia ;

(1) « Il sera formé à Bucarest, porte l'art. 1<sup>er</sup> du décret, une société littéraire avec mission spéciale :

1<sup>o</sup> De déterminer l'orthographe de la langue roumaine ;

2<sup>o</sup> D'élaborer une grammaire de la langue roumaine ;

3<sup>o</sup> De commencer et d'accomplir l'œuvre du dictionnaire roumain. »

« La société, ajoute l'art. 4, est composée, pour la première fois, des membres suivants :

De trois membres de la Moldavie ;

De quatre membres de la Valachie ;

De trois membres de la Transylvanie ;

De deux membres du Banat ;

De deux membres du Marmoroche (province roumaine de la Hongrie) ;

De deux membres de la Bucovine ;

De trois membres de la Bessarabie ;

De deux membres de la Macédoine. »

Art. 6. — « La société peut augmenter, selon ses besoins, le nombre de ses membres. »

Art. 7. — « Pour cette première fois, le ministère de l'instruction publique et des cultes appellera de droit (à faire partie de l'assemblée) les hommes des pays roumains qui se distinguent par leurs mérites et leurs travaux littéraires. »

Il existe plusieurs autres sociétés ayant pour but le développement des lettres roumaines. Les principales sont : l'*Association transylvaine pour la littérature roumaine et la culture du peuple roumain* ; la *Junimea* (la Jeunesse), société fondée à Jassi pour encourager la publication d'ouvrages bien écrits, etc.

En 1867, il s'est formé, sous le nom de *Transylvania*, une nouvelle association, à la tête de laquelle est M. *Papiu Ilarianu*, le savant procureur général près la cour de cassation de Bucarest.

Pour la Valachie : MM. J. Heliade Radulesco, A. Treb, Laurian, C.-A. Rosetti, J.-C. Maximu ;

Pour la Transylvanie : MM. Tim. Cipariu, G. Munteano, G. Baritz ;

Pour le Banat : MM. Mocioni et Babesiu ;

Pour le Marmorochie : MM. Hodosiu et Roman ;

Pour la Bucovine : MM. Hurmuzachi et Sbierra ;

Pour la Bessarabie : MM. Hajdeo père, Gonata, Strejesco ;

Pour la Macédoine : MM. Caragiani et Cosacovici.

Il est regrettable que le nombre limité des membres n'ait permis d'admettre immédiatement dans le sein de la société certains hommes distingués que leurs études appelaient à y siéger. Il faut espérer que les académiciens roumains tiendront à honneur de se donner pour collègues tous ceux qui peuvent leur apporter des lumières nouvelles (1).

La société littéraire roumaine, à l'exemple de toutes les académies, a consacré la plupart des séances de sa première réunion à des discussions stériles sur ses statuts et son règlement intérieur ; mais telle qu'elle est constituée, elle a déjà fait connaître les principes qui doivent présider à ses travaux (2).

Ainsi qu'il était aisé de le prévoir d'après la composition même de la société, la doctrine étymologique paraît devoir réunir la presque totalité des suffrages ; mais si les points généraux pouvaient être aisément acceptés par la majorité, il

(1) Déjà l'Académie roumaine s'est adjoint MM. Maioresco et Ionesco.

(2) La société a mis au concours, d'après un programme arrêté par elle, la confection d'une grammaire roumaine. Le terme fixé au concours est le 15/27 juillet 1868. Une somme de 300 ducats autrichiens sera allouée à l'ouvrage qui en sera jugé digne.

L'Académie s'est réservé à elle-même les travaux du dictionnaire, et c'est M. Cipariu qui s'est chargé de dresser les listes de mots.

ne sera pas aussi facile de trancher les controverses qui s'élèvent sur les questions de détail.

Avant de passer à l'examen de l'avant-projet adopté par la majorité de la société, nous allons faire connaître les principaux systèmes et montrer, par des exemples, les tendances diverses des académiciens de Bucarest.

• ÉMILE PICOT.

*(A continuer.)*